La révolution coloniale était arrivée au point où elle ne pouvait plus progresser que par la transcroissance vers la révolution socialiste, pour la victoire de laquelle le facteur subjectif faisait défaut. D'autre part, l'impérialisme américain, tirant lui aussi des conclusions de la victoire de la révolution cubaine, optait d'une manière de plus en plus nette en faveur d'une répression violente et militaire de tous les mouvements révolutionnaires qui créaient pour lui le risque, même embryonnaire, d'un processus de révolution permanente. A ceux-ci, il opposait de manière de plus en plus systématique une stratégie globale de la contre-révolution.

Prise entre les masses qui cherchaient des solutions nettement socialistes révolutionnaires et l'impérialisme qui cherchait à étouffer celles-ci dans l'œuf, l'ère des Sukarno, des Nkruman, des Nasser et des Nehru qui avait dominé pendant quinze ans la scène des pays semi-coloniaux touchait à sa fin.

Comme la formation de nouvelles avant-gardes révolutionnaires, même du type fidéliste, retardait sur ce processus, l'initiative passa pendant toute une phase à l'impérialisme américain, avec ses complots financés par la C. I. A., ses interventions contre-révolutionnaires et ses guerres d'agression de plus en plus larges.

L'accélération de la croissance économique des Etats-Unis qui coïncidait avec cette initiative contre-révolutionnaire plus directe et ouverte, créait en même temps les moyens avec lesquels l'impérialisme a pu financer pendant cinq à six ans des entreprises qui, des « missions militaires » et de la « contre-guérilla » en Amérique latine à la guerre du Vietnam, en passant par le maintien et le renforcement de dizaines de bases aéro-navales dans le monde, coûtaient des dizaines de milliards de dollars, sans procéder en même temps, à une attaque contre le niveau de vie du prolétariat des Etats-Unis, c'est-à-dire sans ébranler dans l'immédiat la stabilité politique et sociale dans la forteresse américaine.

La puissance, l'expansion et l'arrogance de l'impérialisme yankee semblaient atteindre de nouveaux sommets, après les échecs subis au cours des années 1950, tant de la part de la révolution coloniale que dans la course de puissance avec l'Union Soviétique.

La guerre du Vietnam était le point culminant et en quelque sorte le couronnement de cette contre-offensive impérialiste.

Elle est devenue également le point de retournement de la situation. A partir de la résistance indomptable des masses vietnamiennes, la révolution coloniale a pu franchir le cap d'un regroupement de forces et d'une reprise dans plusieurs secteurs importants, en même temps que les contradictions inter-impérialistes ainsi que les contradictions internes de la société impérialiste des Etats-Unis se sont trouvés considérablement accentuées. Même le réveil de la lutte directe des masses contre la bureaucratie dans les Etats ouvriers bureaucratiquement dégénérés a été partiellement stimulé par l'influence profonde que la révolution vietnamienne a exercée sur le secteur le plus politisé des masses laborieuses à l'échelle mondiale.

En organisant l'escalade de son agression contre la révolution vietnamienne, l'impérialisme américain ne visait pas seulement à endiguer les progrès de la révolution dans un secteur géographique dont la valeur stratégique et économique est évidente (Thaïlande - Malaisie - Indonésie) ; il ne voulait pas seulement un « déterrent » contre le risque de catastrophe mondiale que représenterait une révolution victorieuse en Asie pour le système impérialiste international. Il voulait aussi intimider les masses exploitées de tous les pays coloniaux et semi-coloniaux, voire du monde entier, et les prévenir par un exemple terrifiant